



Atelier Passion des Livres, 2^{ème} Volet

offert par Dominique RANAIVOSON,
Maître de Conférences à l'Université de Metz

Titre : L'arrière-plan spirituel des écrits pour la jeunesse : quels enjeux ?

21 mai 2013.

Définitions et problématique

La littérature jeunesse : On emploie ce terme d'une manière globale pour désigner tous les supports comportant du texte, quel qu'il soit, et destiné aux jeunes. On retrouve donc les albums, les magazines, les bandes dessinées, les romans.

Naturellement, cette vaste production est fragmentée en fonction du lectorat destinataire, soit en tranches d'âge à partir d'une évolution supposée des enfants et des jeunes.

Ce secteur, contrairement à l'ensemble de l'édition française, est en pleine progression. On y trouve de très nombreux produits et de très nombreux acteurs qui tentent de conquérir une place dans ce vaste marché.

Une place économique bien sûr quand il s'agit de vendre des ouvrages mais une place idéologique puisqu'il s'agit également de capter l'attention voire de conquérir les esprits des jeunes lecteurs.

Cette littérature, dans cette perspective, insiste avant tout sur ce qui est immédiatement visible et attendu : le ludique, la complémentarité texte/image, l'identification ou le rêve.

L'arrière-plan spirituel : Cette littérature repose également sur les attentes des parents, des institutions (scolaires) et de la société occidentale soit avant tout fantaisie, humour, connaissances mais pas de didactisme, encore moins de morale ou de valeurs religieuses, au moins explicitement.

Or, nous allons le voir, tout scénario de quelque niveau qu'il soit, repose sur des choix moraux, propose des valeurs via la construction des caractères et le comportement des personnages. Il serait naïf de croire que les histoires, parce qu'elles sont simples, chatoyantes, charmantes, seraient spirituellement neutres. Puisqu'elles ne le sont pas, il semble important que les adultes soient conscients de ce qu'ils présentent aux enfants.

Notons que nous pourrions faire les mêmes remarques sur les choix politiques ou esthétiques, sur l'image des rapports hommes/femmes, des adultes, sur le traitement du corps. Tous ces aspects sont présents dans la littérature jeunesse et en constituent les soubassements invisibles.

Quels enjeux : Les jeunes lecteurs sont attirés par ce qui les séduit immédiatement, le graphisme, les personnages, la mise en scène, selon les âges. Ils se laissent convaincre, fasciner, émouvoir. Leurs efforts sont concentrés sur le décryptage du texte dans sa forme et dans ses multiples sens. Le volet interprétatif est rarement de leur ressort. C'est ainsi qu'ils assimilent à leur insu des valeurs qui, selon des processus complexes et des combinaisons multiples avec d'autres facteurs, contribueront à forger leur vision d'eux-mêmes, du monde, de la place de la transcendance.

Il me semble donc important de discerner, au-delà des histoires, comment elles sont construites et quelles valeurs elles prônent.

Cela ne signifie en aucun cas que cette démarche aboutirait à identifier des ouvrages dangereux face à d'autres recommandables car identifier ne revient pas à forcément à écarter (parfois si) mais permet d'appréhender l'ouvrage avec une conscience aiguisée. Dans le climat d'intimité créé par la lecture aux enfants, il peut paraître utile de mettre en évidence ces soubassements idéologiques pour les appuyer ou les discuter, voire les contester. C'est là la responsabilité des éducateurs qui sont des passeurs, des médiateurs.

Méthode : Afin de ne pas poursuivre les généralités, je proposerai quelques exemples de thèmes et d'ouvrages. Cette démonstration nous permettra d'être concrets mais nous nous en tiendrons forcément à un choix que j'assume.

Je propose donc de voir au travers de quelques textes deux thèmes :

la solitude et le lien aux autres

le mal et sa formulation religieuse, le diable

I Des histoires de solitude comblée

Le Noël de monsieur Léon, écrite pour la magazine *Tralalire*, annoncé pour les 2-5 ans, no 121, décembre 2010.

Un chant de Noël, adaptation d'un conte de Dickens réécrite pour *Les belles histoires*, annoncé pour les 4-8 ans, no 434, décembre 2008.

La vache orange, un album publié chez Castor poche Flammarion, Benjamin, pour lecteurs débutants, 1989.

Le blaireau à lunettes, Castor poche Flammarion, Benjamin, 1989.

Vous avez immédiatement remarqué que deux de ces histoires affichent le mot de Noël mais je n'aborde pas le traitement de la Nativité tellement il est évident qu'elle est complètement évacuée. Jésus a totalement disparu, vidant ainsi la représentation de cette fête de son sens chrétien.

Pourtant, ces deux histoires sont, dès leur avant-titre, placées dans le registre de l'extraordinaire : La couverture de *Le Noël de monsieur Léon* annonce « et autres histoires merveilleuses pour attendre Noël » et *Un chant de Noël* est précédé de cette invite facétieuse : « Bonjour, et pour commencer, tu veux : une histoire de Joël / une histoire de poêle / une histoire de Noël ».

Pour chacune, il s'agit d'entrer dans une « histoire » c'est-à-dire dans la fiction au même titre que n'importe quel autre scénario des autres numéros. Noël est devenu un thème qui renvoie à la féerie, une féerie saisonnière puisque les deux illustrations inaugurales montrent des flocons de neige.

Les deux autres histoires sont situées dans le monde animalier, sans aucune référence religieuse dans les termes.

Raconter rapidement

La thématique du lien ou pourquoi et comment entrer en relation

1 : Des solitudes initiales :

Les personnages principaux sont des individus seuls et le texte insiste bien sans donner d'explication : « Monsieur Léon est un petit monsieur tout seul, vraiment tout seul. » Comment peut-on être « sans famille, sans amis », cela ne semble pas poser de problème mais être un état de fait. Monsieur Léon ne voit pas les autres car ils n'existent pas pour lui ; il écrit son propre nom car il est le centre de son univers.

Boustru aussi est seul mais pas physiquement puisqu'il a ses domestiques. Il est donc riche, avec des provisions et des jouets, une grande maison chauffée mais où ne règne que la mauvaise humeur et l'égoïsme. Boustru se ferme aux autres, qui sont là.

Le blaireau à lunettes vit aussi seul, mais il en semble parfaitement satisfait : il cause avec ses voisins en journée et au dehors mais ne se laisse pas déranger par quiconque : le texte précise qu'il ne s'ennuie pas du tout avec cette vie « tranquille » (14) où il est sa seule référence.

2 : L'élément perturbateur :

Dans chacun des textes, quelque chose vient bousculer cette situation et faire progresser l'intrigue en présentant un modèle de mise en lien avec ces autres qui avaient disparu de la scène.

Léon et Boustru sont décrits dans la période de Noël c'est-à-dire, les illustrations en témoignent, une période nocturne, enneigée, où surgit « la magie de Noël » (*Chant*, p.4, 6, 9, 20, 22, 44). Leur transformation est donc située dans le registre du magique, du merveilleux. Chacun va bénéficier de l'intervention d'un tiers qui l'entraîne : l'allusion d'un enfant au père Noël va déclencher la visite de celui-ci chez Léon, la petite souris va venir « montrer quelque chose » (9) à Boustru. Ces deux visiteurs vont entraîner les solitaires dans un parcours, céleste pour Léon, souterrain et introspectif pour Boustru, qui a tout du parcours initiatique. L'un et l'autre, entendant les appels, sortent de leur état : Léon « suit » (19) et Boustru « bondit » (22).

Le blaireau à lunettes est perturbé quand il a perdu ses lunettes et que, perdu face à ce malheur, il reçoit la visite de sa voisine la taupe qui les lui avait empruntées. L'irruption qui devait être gênante car elle brisait la tranquillité établie devient salvatrice.

3 : Les dénouements :

Boustru organise un « merveilleux réveillon » fait de nourriture, de musique et de chants mais qui durera le temps « magique » de cette nuit d'exception.

Léon, au contraire, a sa vie changée « depuis ce jour de Noël » (28) puisqu'il « ne s'ennuie plus » car des gens viennent voir ce qu'il dessine avec ses crayons offerts par le père Noël, enfin le blaireau et la taupe sont devenus « les meilleurs amis du monde » (47).

Quelle magie ? Sortis d'eux-mêmes et du cercle invisible qu'ils avaient tracé, l'un et l'autre découvrent les autres en agissant avec des outils qu'ils avaient déjà : Léon écrit les noms des enfants avec son crayon, Boustru invite les pauvres à partager ses provisions, le blaireau partage ses lunettes.

La vie des trois est changée car les interventions extérieures les ont délivrés d'eux-mêmes, d'un confort qui était matériel mais mortifère (même quand il semblait positif avec le blaireau).

Y a-t-il un message spirituel en arrière-plan ?

Tous semblent délivrés d'une solitude intérieure qui ne venait pas de la société mais bien de leur attitude dans celle-ci : ils ont changé car ils ont accepté de répondre aux sollicitations extérieures qui se présentaient à eux.

Ce modèle de conversion entièrement traité sur le mode métaphorique semble présenter les mêmes principes que ceux énoncés par la Bible : Jésus appelle à se lever pour le suivre et cela change toutes les priorités. Être délivré de soi-même par lui pour ensuite entrer en relation avec les autres apporte le bonheur.

Je soulignerai néanmoins les limites de ce parallèle :

Le merveilleux relègue tout ces scénarii dans le domaine du rêve. Ni le père Noël ni la souris ni la taupe ne résisteront à l'avènement de l'âge adulte du lecteur. Tout juste si celui-ci gardera une sensibilité à un partage éphémère en période de Noël, le vrai mais qui sera confondu avec cet imaginaire des contes.

Enfin, les autres, dans les trois histoires, s'ils délivrent de la solitude, ne font pas l'objet d'une attention pour eux-mêmes car ils ne sont que les instruments nécessaires pour sortir de l'ennui. Ce modèle d'altruisme thérapeutique, si souvent pratiqué, pour être efficace matériellement, manipule l'autre.

Contrepoint : *La vache orange* présente, toujours dans le registre animalier, un renard qualifié de « bon » qui rencontre sur son chemin une vache malade, la prend sur son dos, la soigne chez lui avant de la ramener chez son fermier, qui le récompense. Dans ce cas, aucun appel extérieur magique, des efforts (car la vache fait des bêtises) un vrai lien établi par l'attention à l'autre et pour l'autre. Ce n'est pas la vache qui a changé le renard, c'est la prédisposition de cœur de celui-ci qui lui a permis de se rendre disponible pour elle ; en effet, il allait quelque part et s'est laissé détourner de son objectif premier. Elle l'a dérangé et non distrait.

Il me semble trouver ici une transposition de la parabole du bon samaritain donnée par Jésus pour illustrer l'amour du prochain (Luc 10/25-37).

II Dérision mais retour de grandes questions : miracles et diable

Les petits romans *Le miracle infernal* (*J'aime lire*, no 344, septembre 2005) et *Le parfum du diable* (*Mes premiers j'aime lire* no 81, mai 2009), destinés au jeune public attirent notre attention sur l'utilisation de références explicitement religieuses.

Dans le premier, un petit garçon qui a raté son devoir de mathématiques s'entend dire par son ami « si t'as pas zéro, ce sera un miracle ! » (p.16). Cette expression autant que sa crainte du zéro l'entraîne dans une interrogation abstraite et concrète à la fois : il demande « comment on fait pour faire un miracle » (20) et reçoit diverses réponses. La mère ne semble pas intéressée par une question aussi saugrenue, le grand-père cite son grand-père de Pologne qui lui disait « si tu penses très très fort à la chose que tu veux, alors peut-être que la chose se produira. C'est en se pinçant l'oreille que le miracle fit merveille » (21). Il va donc tenter d'appliquer cette recette ancestrale (comme si la question appartenait au passé lointain dans le temps et l'espace) et, de retournement en retournement, non seulement n'aura pas zéro mais comprendra les maths. L'appel à une intervention surnaturelle est donc mêlée de superstition et tournée en ridicule par le scénario.

Le parfum du diable est un conte avec tous les éléments conventionnels : château, princesse, ogre, sorcière, mariage final. Les références religieuses sont ici tout à fait assimilées au

conte : le parfumeur identifie le soufre au « parfum du diable » et finit par affronter un diable aux « yeux rouges comme de la braise et la barbe aussi pointue que ses cornes » (32) pour délivrer la princesse. C'est chose facile car son parfum fabriqué avec « de l'angélique et de l'herbe à bon Dieu » (37) est une « force invisible » (35) et le diable a beau invoquer « tous les démons de l'enfer » (35) ou « les feux de l'enfer » (36), la princesse est « sauvée » (37).

Arrière-plan spirituel de ces deux textes :

Les notions religieuses sont totalement affadies voire même ridiculisées. Il est évident à la lecture qu'il vaut mieux apprendre ses maths que d'attendre un miracle qui ne viendra pas, et que le diable et ses enfers appartient au même registre que les princesses et les ogres c'est-à-dire au merveilleux des contes qui fait peur mais qui n'existe que le temps du frisson de la lecture.

Le « bon Dieu » ne sert plus qu'à désigner l'herbe magique et encore puisque c'est le parfumeur qui sait l'accommoder ; le salut consiste à monter sur le cheval du parfumeur amoureux.

Conclusion

Comme nous l'avons dit en introduction, les jeunes lecteurs assimilent ces histoires dans leur légèreté, se laissent émouvoir par leur caractère poétique et fantaisiste certain. Mais ils assimilent aussi que ces histoires relèvent d'un genre, celui du conte.

Quand les chrétiens, leurs parents ou d'autres, raconteront une histoire biblique relevant de l'historicité et non de l'histoire merveilleuse, ils seront dans la confusion.

Comment croire à un Noël moins charmant que tous ces contes ? Comment croire à la dangerosité du mal quand on a dans l'imagination ces représentations bonhommes d'un diable voulant manger la princesse ?

Comment redonner force au terme « miracle » quand une expression l'a affaibli ?

Comment concevoir une intervention d'En-haut qui ne soit pas calquée sur ces modèles enfantins ?

Enfin, la foi est-elle pour des adultes, dans une réalité complexe, en proie à des solitudes réelles et des autres compliqués à approcher ou à supporter ?

Ce sera toute la responsabilité des éducateurs de laisser l'enfant rêver car il en a besoin et de lui témoigner de l'irruption, dans la vie réelle, d'une dimension spirituelle qui n'a rien à voir avec les « révélations » de ces contes.

Dominique Ranaivoson